

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XXII

Québec, 1 janvier 1910

No 21

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —
Calendrier, 321. — Les Quarante-Heures de la semaine, 321. — Apostolat de la Prière, 322. — S. G. Mgr l'Archevêque, 323. — Chronique diocésaine, 323. — Nécrologie, 325. — Au pays de l'instruction obligatoire, 328. — Causes historiques, 330. — Bibliographie, 335.

Calendrier

— o —

2 DIM.	r	Octave de S. Etienne, <i>Kyr.</i> des dbles. Vêp. à cap. du suiv., mém. du précédent et des SS. Innocents.
3 Lundi	b	Octave de S. Jean.
4 Mardi	r	Octave des SS. Innocents.
5 Mercr.	b	Vigile de l'Epiphanie, <i>semid. privilg.</i>
6 Jeudi	b	Epiphanie de N.-S. J.-C. , 1 <i>cl.</i> , d'oblig. <i>Kyr.</i> royal, II Vêp. de
7 Vend.	b	^{2e}
8 Samd.	b	^{3e} Jour de l'oct. de l'Epiph., <i>semid. privilg.</i> [la fête]

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —
2 janvier, Couvent du Saint-Rosaire, Sainte-Anne-de-Beaupré. — 4, Couvent des Dominicaines de l'Enfant-Jésus, Québec. — 6, Asile du Bon-Pasteur, Québec. — 8, Couvent de Jésus-Marie, Sillery.

Monsieur l'abbé Jean-Marie-Edouard-Séverin Fafard, curé de Saint-Joseph de Lévis, décédé le 23 décembre en son presbytère, était membre de la Société ecclésiastique Saint-Joseph, de la Congrégation du Collège de Saint-Anne-de-la-Pocatière, et de la Société d'une messe (section diocésaine).

EUG.-C. LAFLAMME, prêtre,
secrétaire.

— o —

Apostolat de la Prière

— o —

Intention générale pour janvier 1910 : *Les universités catholiques.*

Rien n'est plus puissant que la science, pour le bien ou pour le mal. Les ennemis de l'Église le savent bien : c'est pour cela qu'avec tant d'acharnement et avec une persévérance méthodique, ils travaillent à rendre athée l'enseignement officiel, à tous ses degrés. Ils présentent l'Église comme ennemie de la science, et ils essaient de lui en fermer l'accès ; ils interdisent aux religieux (demain peut-être, aux prêtres et à tous les catholiques) de distribuer l'enseignement ; puis, ils contraignent, le plus qu'ils peuvent, les parents chrétiens à mettre leurs enfants dans les établissements d'instruction impies, et parfois les clercs eux-mêmes à y venir chercher l'enseignement.

Cependant, l'Église n'est pas ennemie de la science : elle demande, au contraire, suivant le mot de l'Écriture, à « l'apprendre elle-même sans feinte et à la communiquer ensuite, sans jalousie ». Dieu, auteur de notre raison, ne nous donne la science que pour nous conduire vers Lui. Il faut qu'il y ait des savants catholiques, pour répondre aux incrédules et pour éclairer les âmes ignorantes, ou obscures et troublées, qui cherchent de bonne foi la vérité.

Multiplier, par nos prières, nos efforts et nos aumônes, l'influence des universités catholiques, c'est détruire les préjugés, ruiner le modernisme, sauver beaucoup d'âmes qui chancellent sous les coups de la science athée. C'est donc faire œuvre d'apostolat, essentiellement pratique à l'heure actuelle.

OFFRANDE QUOTIDIENNE

Divin Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur immaculé de Marie, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour que, comprenant l'importance de l'enseignement supérieur, tous les fidèles viennent en aide aux universités catholiques.

Résolution apostolique : J'aiderai, par mes prières, mon influence et mes aumônes, les universités catholiques.

S. G. Mgr l'Archevêque

Le 24 décembre a été reçu, à l'Archevêché, un cablogramme annonçant l'heureuse arrivée, au Havre, France, de S. G. Mgr l'Archevêque. Le départ de New-York ayant eu lieu le 16, la traversée s'est effectuée en huit jours.

Sa Grandeur a donc pu arriver à Paris à temps pour y célébrer la solennité de Noël.

Chronique diocésaine

— Par décision de Sa Grandeur Mgr l'Administrateur, ont été nommés :

M. l'abbé H. Bernier, curé de Saint-Joseph de Lévis ;

“ “ Ludger Hudon, curé de Beaumont ;

“ “ Od. Guimont, curé de Sainte-Apolline.

— Dimanche dernier, le 26 décembre, dans la chapelle de l'Archevêché, S. G. Mgr l'Administrateur a conféré l'ordre de la prêtrise à M. l'abbé Alexandre Pelletier, attaché au vicariat apostolique du Témiscamingue.

— Dans toutes nos églises, à la ville comme à la campagne, on a célébré la fête de Noël avec le plus grand éclat possible. C'est qu'il y a dans cette fête un cachet sentimental, et même instinctif, dirons-nous, qui lui donne un caractère tout particu-

lier. Dix-neuf siècles après l'événement, le monde se sent encore ému au souvenir de la naissance, dans le petit hameau de Bethléem, d'un faible enfant qui était Dieu lui-même ! Et d'instinct, le genre humain sent bien que jamais, sur la terre, rien d'aussi grand ne s'était jamais passé, ni rien d'aussi important pour nous ! Mais c'est l'impression touchante, à la pensée du petit enfant de la Crèche, qui domine dans cette belle solennité ; et les cœurs s'ouvrent d'eux-mêmes à la joie et à la douceur. On dirait qu'à Noël retentit encore dans les airs l'appel des anges à la paix universelle... Qu'ils seraient malheureux, les hommes que Noël laisserait froids et indifférents !

Cette année, la nuit de Noël était en notre pays l'une des plus belles, par son clair de lune, par le blanc tapis de neige qui couvrait tout, par son air calme et son froid modéré. Aussi, à la messe de Minuit, toutes nos églises étaient remplies de fidèles recueillis et pieux.

A la Basilique, c'est le curé de Québec, Mgr Faguy, qui a célébré la messe solennelle de Minuit. Suivant la coutume, MM. les élèves du Grand Séminaire ont exécuté les chants de circonstance, et ils l'ont fait avec beaucoup de perfection.

A la messe du jour et à vêpres, S. G. Mgr l'Administrateur a officié pontificalement. Le chœur des écoliers du Petit Séminaire y a fait les chants de circonstance, avec le concours de plusieurs amateurs de la ville. Il a fait aussi entendre les chants accoutumés de Noël, français ou latins, suivant qu'il convenait aux divers moments.

Durant cette grand'messe du jour, le sermon a été donné par M. l'abbé H. Simard, professeur au Séminaire.

— La veille de Noël, et surtout durant la soirée, les Voyageurs de commerce ont fait dans tous les quartiers de la ville la quête de la Guignolée, au bénéfice des pauvres : suivant la tradition qu'ils ont renouvelée, ces dernières années, des commencements de la colonie. Cette quête a été encore plus abondante que de coutume, et il n'y a qu'une voix dans la ville pour faire l'éloge des charitables Voyageurs.

— Le 22 décembre, S. G. Monseigneur l'Administrateur a bien voulu aller administrer le sacrement de confirmation, à domicile, à un jeune Bélanger, de la paroisse de Saint-Sauveur,

et qui est gravement malade. L'enfant, qui n'a que neuf ans, avait fait, à domicile aussi, sa première communion quelques jours auparavant.

— Lundi matin, Mgr Têtu a chanté un service funèbre pour le repos de l'âme de feu M. Fafard, curé de Saint-Joseph de Lévis, dans la chapelle du Couvent de Jésus-Marie, qui fut bâtie par les soins du charitable défunt.

Dans l'après-midi, les restes mortels du défunt ont été transférés de cette chapelle à l'église paroissiale. A la suite de cette translation, le clergé présent a récité l'office des morts, qui fut présidé par Mgr Bolduc.

Mardi, ont eu lieu les funérailles solennelles. Une foule immense de fidèles et près de deux cents membres du clergé y ont assisté. Le service a été chanté par S. G. Mgr l'Administrateur. Sa Grandeur a aussi prononcé l'éloge funèbre du vénérable défunt, montrant ce qu'il a fait, au cours de sa longue carrière, pour Dieu, pour l'Eglise et pour les âmes.

— Lundi de cette semaine, au patronage Saint-Vincent-de-Paul, on a fait les funérailles du Frère Herman Turbide, jeune religieux de la communauté, décédé la veille de Noël.

Nécrologie

M. L'ABBÉ ED.-S. FAFARD

M. l'abbé Edouard-Sévérin Fafard, décédé le 23 décembre, était né à l'Islet le 16 mars 1829, du mariage de Joseph Fafard, marchand, et de dame Marie-Angélique Fortin.

Il fit ses études classiques au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

Ordonné prêtre à Québec par Mgr Turgeon le 24 septembre 1853, M. l'abbé Fafard fut immédiatement nommé vicaire à la cathédrale de Québec, qui avait alors pour curé M. l'abbé Joseph Auclair.

Un an plus tard, en 1854, le jeune prêtre était envoyé curé à Douglstown. Son évêque le chargeait en même temps de la desserte de plusieurs missions. C'est lui qui donna alors naissance à la mission de la Rivière-au-Renard (1856).

En 1860, M. l'abbé Fafard acceptait la cure de Notre-Dame de Portneuf.

Deux ans plus tard, en 1862, il succédait M. l'abbé Georges Drolet comme curé de Saint-Sylvestre, comté de Lotbinière. C'est lui qui a fondé le couvent des religieuses du Bon-Pasteur de cette paroisse (1872). Ce fut sous son administration, en 1871, que fut civilement érigée la paroisse de Saint-Patrice-de-Beaurivage détachée de Saint-Sylvestre. La paroisse de Saint-Sévérin, aussi détachée de Saint-Sylvestre, fut également érigée par ses soins en 1873.

On remarquera que cette dernière paroisse a reçu pour titulaire saint Sévérin, patron de M. l'abbé Fafard, son fondateur.

En 1873, M. l'abbé Fafard faisait ses adieux à ses bons paroissiens de Saint-Sylvestre pour remplacer M. Routhier, décédé, comme curé de Saint-Joseph de Lévis.

Il arrivait à Saint-Joseph de Lévis le 1^{er} octobre 1873, pour ajouter le treizième anneau à la longue chaîne de curés de cette paroisse commencée en 1690.

M. Fafard succédait à un homme remarquable sous tous les rapports et qui jouissait auprès de ses paroissiens d'une popularité considérable.

Pendant vingt ans, M. Routhier s'était dépensé pour sa paroisse. Il avait fondé à Saint-Joseph deux maisons d'éducation.

M. le curé Fafard, en prenant possession de sa nouvelle cure, se donna pour tâche de marcher sur les traces de son prédécesseur, de travailler au progrès des œuvres dont il avait été le père et l'apôtre. Il eut à cœur, non pas d'innover, mais bien de continuer les belles traditions établies tout en travaillant à leur développement et à leur perfectionnement.

En 1874-1875, il faisait subir à l'église paroissiale et au presbytère des réparations considérables.

A son arrivée à Saint-Joseph, M. le curé Fafard avait trouvé le cimetière paroissial, situé en arrière de l'église, absolument rempli. De plus, ce cimetière était trop proche de la rue et des habitations. En été, il était un danger continu pour la population.

Le 24 juillet 1875 avait lieu, au milieu d'imposantes cérémonies, présidées par Mgr Taschereau, la bénédiction d'un

nouveau cimetière — le champ des morts actuel. Le terrain de ce cimetière fut donné par le gouvernement fédéral, grâce aux efforts de feu Louis Fréchette, député de Lévis.

Le site du cimetière de Saint-Joseph de Lévis est unique.

Etabli sur un plateau, il a vue sur le fleuve et sur toute la chaîne des Laurentides. M. le curé Fafard a fait du cimetière de Saint-Joseph probablement le plus beau cimetière de campagne de la province de Québec. Il a toujours encouragé chez ses paroissiens la dévotion aux défunts.

« Que la promenade du cimetière soit toujours votre promenade favorite, leur disait-il ; parcourez, silencieux, ces rues larges, bordées de grands arbres et de monuments funèbres, qui sont comme auant de bouches vous répétant l'arrêt fatal, porté sur chacun de nous. »

En 1876-1877, grâce au concours des paroissiens de Saint-Joseph et des amis de leur curé, on élevait à la gloire du Sacré-Cœur le joli temple dont la population de Saint-Joseph est si fière.

En 1877, les cleres de Saint-Viateur venaient prendre la direction du collège fondé par M. Routhier. M. Fafard a été pour eux un directeur sage, un banquier dont la main n'a jamais cessé de donner.

En 1885, l'ancien collègue, devenu tout à fait insuffisant, fut agrandi avec l'aide puissante et les secours donnés par M. Fafard. Aidé par la Fabrique, par des bazars, et par un don généreux obtenu du gouvernement par l'entremise du député de Lévis, aujourd'hui l'honorable M. F.-X. Lemieux, il dotait sa paroisse de ce monument qui aujourd'hui élève sa tête altière au-dessus de ses semblables, comme une reine qui veut dominer ses sujets. « C'est qu'en effet, écrivait un peu plus tard M. le curé Fafard, la véritable éducation est une reine qui domine le monde intellectuel. C'est elle qui s'empare de l'enfant, qui l'élève, le police, lui inculque des principes solides de vertu et de grandeur, c'est elle qui va chercher l'enfant du peuple, le transforme et en fait, dans l'ordre religieux, un pontife du Seigneur ou un ministre des autels ; dans l'ordre civil, un homme d'Etat, un magistrat, et le fait asseoir sur le banc des juges. »

La croix, emblème du chrétien, est un livre toujours ouvert.

On y apprend la science nécessaire : celle de bien vivre et surtout de bien mourir. Autrefois, on voyait des « calvaires » sur toutes nos routes de campagnes. Cet usage, hélas ! disparaît petit à petit, M. le curé Fafard érigea des calvaires dans tous les rangs de sa populeuse paroisse.

C'est Jésus-Christ lui-même qui commande d'aimer et d'aider les pauvres. M. le curé Fafard a mis ce précepte en pratique. Il a établi à Saint-Joseph de Lévis une conférence de Saint-Vincent de Paul. Qui saura jamais les aumônes qu'il a distribuées pendant les trente-six années qu'il a passées à Saint-Joseph ? Combien de prêtres, de professionnels, de citoyens respectables lui doivent d'avoir pu faire leur cours classique. La main droite de M. Fafard ignorait véritablement ce que la main gauche donnait, car lorsqu'un obligé voulait lui témoigner sa reconnaissance, le bon curé avait une manière à lui de le mettre à sa place qui empêchait toute récidive.

Les aumônes de M. Fafard ont été tellement abondantes et continues qu'avec peut-être la cure la plus riche du diocèse il est mort pauvre.

M. le curé Fafard répétait souvent à ses amis : « Rien n'est fait quand il reste quelque chose à faire. » Ces paroles qu'il avait entendues pour la première fois d'un de nos orateurs patriotiques l'avaient singulièrement frappé, et il les avait pour ainsi dire choisies comme l'objectif de sa vie.

Pour lui, rien n'était jamais fait. Il a voulu rester sur la brèche jusqu'au dernier moment. Il a abandonné l'administration de sa paroisse quand ses jambes ont refusé de le porter. Nous nous trompons. Sur son lit de mort, il a continué à s'intéresser, à diriger toutes les œuvres paroissiales. Chacun de ses paroissiens qui a voulu le voir a eu libre accès auprès de lui. Il a cessé d'être le père, le consolateur de ses paroissiens, en rendant le dernier soupir. (L'Action sociale.)



Au pays de l'instruction obligatoire



L'Officiel français du commencement d'octobre a publié le rapport sur la justice criminelle en France pendant l'année 1907. On peut le résumer en deux chiffres désolants :

1° « Le nombre des affaires criminelles a augmenté, en un an de 10 pour cent » (2,143 en 1906 et 2,357 en 1907) ;

2° « Le nombre des affaires correctionnelles a augmenté, en un an, de 6 pour cent » (170,327 en 1906 et 182,836 en 1907).

Un symptôme particulièrement alarmant, c'est le nombre toujours croissant de criminels mineurs. Si, en effet, on classe les criminels jugés en 1906 et en 1907 d'après leur âge, on obtient le tableau que voici :

	En 1906	En 1907
De 11 à 15 ans . . .	18	24
De 16 à 18 ans . . .	119	155
De 19 à 20 ans . . .	446	529
Au-dessus de 21 ans.	2,545	2,692
Total.	3,128	3,400

Ainsi, en 1907, « des criminels étaient des mineurs, dont 24 avaient moins de 15 ans : PLUS DU CINQUIÈME DES CRIMINELS ÉTAIENT AGÉS DE MOINS DE 21 ANS ».

La précocité des criminels est vraiment effrayante.

Mêmes constatations, si on étudie les affaires jugées par les tribunaux correctionnels.

Le nombre des délits augmente comme celui des crimes. Les tribunaux correctionnels, en 1907, ont jugé 182,836 affaires comprenant 222,398 prévenus, alors qu'ils avaient, en 1906, jugé 170,327 affaires et 207,495 prévenus. Il y a donc eu augmentation de 12,509 affaires et de 14,913 prévenus.

Au point de vue de l'âge les prévenus se classent ainsi :

De moins de 16 ans	5,323
De 16 à 18 ans	9,115
De 19 à 20 ans	17,696
De 21 ans et plus	158,962

« Pour les délits comme pour les crimes, le maximum de criminalité se place de dix huit à vingt ans. »

Mais il est encore une autre constatation qui se dégage de l'étude attentive de la statistique officielle : c'est que « la criminalité est deux fois et demie plus grande chez les individus sachant lire et écrire que chez les illettrés ».

On compte, en France, 28,024,587 individus sachant lire et

écrire, et 9,629,449 complètement illettrés. Ce sont là des chiffres officiels : à l'heure actuelle, malgré tant de millions dépensés pour l'enseignement primaire, — il est vrai que l'on a chassé de ces écoles, avec l'image du divin Maître, les religieux et les religieuses, — le quart des Français ne sait ni lire, ni écrire !!!

Mais s'ils ne savent ni lire ni écrire, il est une doctrine qu'ils entendent et qu'ils retiennent. C'est la doctrine démocratique. C'est la doctrine du Paradis sur terre. C'est la doctrine qui engage l'homme à jouir, autant qu'il le peut, de tous les biens de cette vie passagère. C'est la doctrine qui propose à l'homme, pour fin unique, la satisfaction intégrale de ses appétits. C'est la doctrine essentielle et le grand secret du règne de la Franc-Maçonnerie.

(*Sem. rel. de Cambrai.*)

Causeries historiques

QUELQUES CONVERSIONS CÉLÈBRES AUX ÉTATS-UNIS

LA FAMILLE BARBER

(*Suite.*)

Nous sommes porté à croire que nos dernières causeries ont dû paraître un peu distancées à quelques-uns des lecteurs de la *Semaine religieuse*, vu qu'elles ont été forcément interrompues et *mises au décousu*, comme dirait Montaigne, par suite de l'abondance de matières importantes fournies à notre laborieux rédacteur, pendant la durée du Concile de Québec.

Aussi bien nous empressons-nous de terminer au plus tôt la monographie de la famille Barber, afin de pouvoir faire ensuite passer devant les yeux de nos lecteurs la physionomie de certains autres personnages également intéressants ; nous voudrions en outre attirer leur attention sur quelques épisodes mémorables qui ont signalé les progrès si rapides faits par l'Eglise depuis un siècle dans les Etats-Unis, en dépit des nombreuses défections qui l'ont tant affligée.

Les historiens et les publicistes tels que Gilmory Shea, R. H. Clarke, Meehan, Brownson, etc., en ont fait mention ;

mais comme leurs ouvrages n'ont pas été encore, que nous sachions, traduits en français, nous espérons, en rapportant ces faits, intéresser nos amis de la *Semaine religieuse*, et surtout les édifier en mettant sous leurs yeux des merveilles inconnues de la grâce divine chez nos frères séparés.

Nous taillons ici en plein drap, tant le sujet est vaste, et la matière abondante.

Mais il est temps de revenir à nos convertis.

Madame Barber survécut à son mari un peu plus de treize ans, et elle ne cessa de montrer, jusqu'à la fin de sa vie, la même force de caractère qui avait signalé les commencements de sa conversion.

Quelque temps après sa profession religieuse, elle fut nommée directrice du pensionnat de la Visitation à Georgetown. Sa haute intelligence, l'étendue et la variété de ses connaissances, son esprit pratique, et surtout ses solides vertus la désignaient d'avance à ce poste important dans une communauté naissante.

Sous son habile impulsion, et avec l'aide du R. P. de la Clorivière qui enseignait le français et la peinture aux élèves, l'Institut entra dans une ère de grande prospérité et acquit bientôt la réputation d'être l'une des meilleures maisons d'éducation du pays (1).

Mais au prix de quels sacrifices !

Un jour, le Père de la Clorivière, chapelain de la communauté, fit connaître à Madame Barber, devenue Sœur Saint-Augustin, le triste état des finances de l'humble monastère. Pleine d'appréhensions et de craintes, notre convertie comprit de suite qu'elle allait être, avec ses quatre enfants, à charge à la communauté. La page suivante, extraite de son journal, nous le dit éloquemment :

« Mes quatre enfants et moi, par une méprise évidente, avons été mises à la charge de l'Institut ; on nous a reçues en comptant sur un paiement ; on avait accepté cette faveur, supposée gratuite, comme une grâce du ciel transmise par le canal de la Sainte Eglise et conférée par ses enfants choisies, les Mères Visitandines. Il n'y a plus de mystères. La Provi-

(1) Les Ursulines des Trois-Rivières, vol. 2, p. 306.

dence a soulevé le voile ; ma famille se nourrit du pain de la charité. Nous continuons de faire par charité ce qui a été commencé par ignorance, quoique nous n'ayons aucun droit à réclamer de cet Institut dont nous sommes en quelque sorte les membres. Nos enfants ont des droits sur nous. Maintenant, quels sont ces droits et jusqu'où s'étendent-ils » (1) ?

La situation de Madame Barber devint alors d'autant plus pénible, qu'à cette époque, la pauvreté au couvent de la Visitation fut si grande, que, manquant des choses les plus nécessaires à la vie, les révérendes Sœurs de la Visitation furent sur le point de se disperser et de fermer leur monastère ; ce qui aurait certainement eu lieu, sans l'arrivée providentielle des demoiselles La Salles qui leur vinrent en aide (2).

Volontairement séparée de son mari, privée de son foyer domestique, dénuée de tout, abandonnée des siens, chargée de quatre enfants, dont deux en bas âge, Madame Barber accepta, avec humilité, le pain de la charité que ses compagnes, aussi pauvres qu'elle, ne pouvaient lui offrir à elle-même et à ses enfants qu'avec la plus grande parcimonie.

Dans sa détresse, elle écrivait plus tard à sa fille :

« Je me serais alors laissée fouler aux pieds par quiconque aurait pu venir en aide à mes enfants ».

Cependant, loin de se décourager, notre généreuse convertie, avec l'aide de Dieu, déploya dans cette occasion toute l'énergie que l'Homme de douleur avait voulu mettre dans l'âme de cette mère dévouée.

Elle se rappela les paroles austères tombées des lèvres du vieil archevêque de Baltimore, Mgr Nealy, lorsqu'au jour à jamais mémorable de leur séparation, il avait dit aux deux époux Barber :

« *Fili, accedens ad servitutum Dei . . . prepara animam tuam ad tentationem* (3). Lorsque vous entrerez au service de Dieu, préparez votre âme à la tentation. »

Et le Pontife avait ajouté cet avertissement : « La prière et l'humilité seront alors vos seuls soutiens. »

(1) Histoire du Monastère des Ursulines des Trois-Rivières, vol. 2, p. 304.

(2) *De Gesbriand Memoirs*, p. 97.

(3) *Ecclésiastique*, ch. 2, v. 1.

Par là le vénérable prélat avait voulu, empruntant les paroles de l'auteur sacré, fixer l'attention des deux convertis sur les épreuves qui les attendaient. Sa longue expérience lui avait appris qu'elles sont le partage inévitable de quiconque veut se consacrer au service de Dieu.

Et cette consécration de la vertu par les afflictions, alors qu'une âme généreuse ne se contente pas de suivre Jésus jusqu'à la fraction du pain, mais consent à boire le calice de sa passion (1), cette consécration, disons-nous, fut imposée à Madame Barber aussi largement qu'à son mari. Mais comme nous voulons éviter de tomber dans les exagérations du panégeriste, nous allons laisser à la révérende Sœur Joséphine, la plus jeune des filles de Madame Barber, le soin de nous raconter les épreuves et les tribulations que sa courageuse mère eut à subir.

« Je ne connais rien autre chose des commencements de la vie religieuse de ma mère sinon qu'elle eut continuellement à souffrir, et en cela d'une manière inexprimable, de se voir ainsi que ses enfants à charge à une communauté aussi pauvre que celle de Georgetown.

« Elle consacrait une partie de ses nuits à raccommoder du vieux linge ou à tricoter des bas pour nous.

« Dans les grands froids de l'hiver, quand nous allions à la chapelle, comme nous n'avions ni châles, ni manteaux, elle décrochait les rideaux des fenêtres et nous les jetait sur les épaules.

« Elle nous faisait des robes neuves avec les vieilles robes des élèves. Quand nous avions besoin de chaussures, nous nous en choissions une paire parmi les vieux souliers usés. Ils étaient quelquefois si grands que nous pouvions à peine marcher. Nous n'avions pas toujours des draps dans nos lits, et l'hiver notre chère maman suppléait au manque de couvertures en jetant sur nous les manteaux et les châles des élèves.

« Une de ses grandes peines fut de ne pouvoir offrir une nourriture convenable à ma sœur Mary, qui était très souffrante de la rougeole. »

Ne nous est-il pas permis ici de supposer que, dans ces

(1) Imitation de J.-C., livre 2, ch. 11.

pénibles circonstances, le souvenir du paisible *parsonage* de Fairfield, de ce *home* que Madame Barber, comme toute matrone anglaise vivant dans une certaine aisance, avait su rendre si confortable, vint quelquefois jeter le trouble et la désolation dans la pauvre cellule de la Visitanaine de Georgetown et lui apporter la tentation si dangereuse du découragement ?

Comment cette femme aurait-elle pu complètement oublier ce foyer domestique où, pendant les premières années *de sa vie conjugale*, elle avait goûté le bonheur, en la compagnie d'un époux dévoué et d'enfants aimables, soumis et respectueux ?

Certes, dans cette première partie de sa vie, notre convertie avait eu ses beaux jours comme un printemps rempli de soleil et d'espérance ; et, le désir d'arriver à la vérité avait seul pu la déterminer à l'abandonner ; souvenirs douloureux, timides regrets qu'elle sut offrir en sacrifice afin d'obtenir le bonheur de posséder la vraie foi ; souvenirs que nous, catholiques de naissance par un don purement gratuit de la bonté de Dieu, devons respecter comme ces fleurs de cimetière déposées par des mains pieuses sur les tombes de nos frères séparés.

D'ailleurs, l'immortel Newman, le grand converti de l'Angleterre, a-t-il jamais pu oublier « les Tours d'Oxford », *The tower of dear old Oxford* ? (1)

Et l'austère Manning ne conseillait-il pas naguère, à ceux de nos vénérés confrères de Québec qui allaient lui rendre leurs hommages, de ne pas quitter Londres sans aller entendre la belle musique religieuse de Westminster Abbey ? (2)

Oh ! les sacrifices que doivent s'imposer tous les convertis sont assez grands pour que l'on puisse leur pardonner aisément ces souvenirs d'un passé tant aimé ; et nous ne saurions jamais assez remercier la Divine Providence de nous avoir fait naître dans le sein de l'Eglise Romaine. De plus, notre devoir est de répéter souvent et avec ferveur la prière ardente de Léon XIII, d'illustre mémoire :

« O Mère de douleur, intercédez pour nos frères séparés, afin qu'avec nous, dans le seul troupeau véritable, ils puissent

(1) Voir le Sermon de Newman intitulé « The New-Spring »

(2) Sa grandeur Mgr Labreepue, évêque de Chicoutimi nous a lui-même raconté ce fait.

— être unis au suprême Pasteur, le Vicaire de Votre Fils! »
Spencer Wood, veille de Noël, 1909.

RENÉ-E CASGRAIN, ptre,
chapelain.

Bibliographie

— Contesse Saint-Bris, *VIE DE SAINTE MARTHE, modèle des filles chrétiennes; leur rôle dans l'Église et dans la société.*
— Volume de 240 pages. Prix, 2 francs. — Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris.

On lit, au commencement de ce volume, plusieurs lettres d'évêques qui font grand éloge de cette *Vie de sainte Marthe*.

— ALMANACH DES CERCLES AGRICOLES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC POUR 1910 (17^e année), publié par la Compagnie J.-B. Rolland & Fils, libraires-éditeurs, rue Saint-Vincent, Montréal. Prix, franco par la poste, 12 sous.

Comme son titre l'indique, cet ALMANACH, publié dans l'intérêt de la classe agricole de la province de Québec, est dédié spécialement aux membres des cercles agricoles ou à leurs familles. L'accueil bienveillant qu'il rencontre chaque année auprès des cultivateurs lui a permis d'atteindre, cette année, sa 17^e édition, ce qui est déjà une longue carrière pour ce genre de publication, et une preuve bien évidente de l'intérêt que le cultivateur canadien-français témoigne pour tout ce qui touche à l'exercice de sa profession.

— PRATIQUE DE L'ORAISON MENTALE ET DE LA PERFECTION, d'après sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, par le P. Alphonse. Tome I. *L'Oraison de discours et la voie purgative.* — Desclée, De Brouwer et Cie, Lille, Paris, Bruges.

1. L'ouvrage est vendu au profit des missions des Carmes Déchaussés au Malabar, pour le maintien des orphelinats et l'éducation chrétienne des enfants, garçons et jeunes filles païennes converties.

2. Le prix d'un volume broché est de 3 fr., et d'un volume relié en percaline 4 fr.

3. Celui qui prend trois exemplaires ne doit payer que deux : il reçoit donc le troisième gratis.

Cette concession est faite surtout en faveur des confesseurs, soit séculiers soit réguliers, ainsi que des supérieurs ou directeurs des couvents, qui désireraient propager l'ouvrage parmi leurs pieux pénitents ou leurs ferventes communautés religieuses.

4. Le soussigné sollicite auprès des âmes ferventes la charité de lui communiquer les adresses des personnes pieuses de leurs connaissances, en Belgique, en France, en Hollande ou

ailleurs, auxquelles la *Pratique de l'Oraison mentale d'après sainte Thérèse et saint Jean de la Croix*, pourrait être particulièrement utile.

Bruges, 24 août 1909.

Père ALPHONSE DE LA MÈRE DES DOULEURS,

Carme Déch., Miss. apost.

— NOUVEAU PÈLERIN DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS A PARAY-LE-MONIAL ET A PARIS-MONTMARTRE. In-32 de 328 pages, avec couverture illustrée et encadrement rouge à chaque page. Prix, *franco*, 1 fr. 50. (Lyon-Paris, librairie catholique Emmanuel Vitte.)

L'abbé Vieille, qui se plaît à répandre la meilleure part de son talent et de sa piété en de petits manuels, parfaitement adaptés aux circonstances et aux besoins des personnes pieuses, nous offre aujourd'hui un *Nouveau Pèlerin du Sacré-Cœur de Jésus à Paray-le-Monial et à Paris-Montmartre*, qui ne mérite que des éloges et sera bientôt en de nombreuses mains.

L'ordonnance des matières ne laisse rien à désirer. La première partie renferme *trente et une lectures* sur le Cœur de Jésus vivant dans l'Évangile, *différentes pratiques de piété en son honneur*, plus un *petit office* approuvé, en français et en latin. La deuxième partie se compose de *deux neuvaines* sur la vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, et de *trois neuvaines* sur la vie du Vénérable P. Claude de la Colombière. Enfin la troisième partie est consacrée au Cœur de Jésus et à ses deux premiers apôtres.

Ajoutons que l'exécution typographique est des plus soignées et que ce petit volume, de 328 pages, fait très bonne figure avec son impression irréprochable et l'encadrement rouge de ses pages.

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES. Ancien Atelier de Madame Soucy. Dlle Marie Renaud, 154, Coin des rues du Roi et Laliberté, (ancienne rue de la Chapelle), Saint-Roch, Québec
Coupe et Confection des Soutanes, Pardessus, etc.

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ HUARD

<i>Labrador et Anticosti</i> , 250 pp., carte et grav...	\$ 1.00
<i>Impressions d'un Passant</i> , VIII-366 pp.....	1.00
<i>Traité élémentaire de Zoologie et d'Hygiène</i> , 2° ed., VIII-265 pp., ill.....	60
<i>Abrégé de Zoologie</i> , 130 pp., ill.....	20
<i>Le Naturaliste canadien</i> , revue mensuelle. Abonnement.....	1.00